

## Un regard, une main, des cheveux

par [Mélissa Trépo](#) - 12 juillet 2014

Deuxième recueil poétique, après *Nous sommes désormais nos* être chers (2009), de Simon Jahanian – qui a également collaboré avec sa femme, Capucine, le splendide roman **Nino dans la nuit** (2009) –, La dernière saison du monde offre une expérience forte sur les sensations, le corps et l'acte d'écrire. Le travail éditorial auquel se livre le poète fait entendre une voix au sein des configurations de genres tout en les dépassant le fins de la poésie contemporaine pour proposer un regard sur la fin du monde perçu comme la possibilité d'un renouveau esthétique.

---

Simon Jahanian, La dernière saison du monde. Actes, 111 p., 12 €

---

« Dois-je me baigner dans ces amariens qui me soulèvent ? » : cette question, qui fonde l'un des poèmes du recueil, résume l'esthétique d'ensemble du livre. La phrase contient en réalité deux interrogations : celle du sujet – qui est je ? – et celle du lieu de possible entre ce sujet et le monde. C'est là que le geste poétique de Simon Jahanian se situe : le recueil construit une saturation de sujets et de sensations en travaillant le langage de la poésie contemporaine. On lit par exemple :

« Tu souffles la vie sur mes yeux

La vie partout

La vie jusqu'à dans tes cheveux défilés

La vie fatiguée de tes yeux

Quel ne peuvent se former au plaisir »

Je ne me suis révolté à une seule de nouveaux regards et de sentiments, sans renouer jamais avec mêmes déconforts. D'un poème à l'autre, c'est un regard, une main, des cheveux qui se détachent à lire. D'un poème à l'autre, il est possible d'identifier le regard d'un homme sur une femme, d'une femme sur un homme, les deux en même temps et inversement – ou de ne rien identifier du tout.



Simon Johnson et Emmanuel

La poésie telle qu'elle se dessine dans *Le désordre selon du monde* n'est pas une série d'images figées, mais la diffusion de gestes, d'affects et de lieux sensibles qui se recomposent et se décomposent sans cesse. Cette poésie est tellurique, voire « ambigüe » (ce qui ne veut pas dire ambivalente) : elle pose la question de la possibilité même d'une poésie aujourd'hui, et de la manière dont elle peut participer à une reconfiguration du sensible. Cette poésie se caractérise notamment par l'investissement du réel, réel des mots et des associations brutes que retrouverait l'écriture. L'ouverture du recueil pose ainsi la manière du rituel comme vecteur du contact entre je et elle :

« Que robe iris ouverte

Mot/et robe de levain

L'usage de chaleur qui provoque la révolte

Les bottines traitent encore

Et les regards déçoignent quand le soleil

Fuse doucement de sa main

À la mienne »

Le lecteur sera frappé par l'impossibilité d'identifier une figure, un geste, tout autant que par l'abondance des pronoms personnels de première et deuxième personnes. C'est paradoxalement en surinvestissant le « je » que Simon Johnson semble faire advenir le contact direct par Mallarmé dans *Orléans de vers d'usage* « disposition élitiste du poète ». L'être multiple et fracturé que cherche à lire le poète représente une expérience de l'objet entre soi et le monde autant qu'une exploration des points de contact avec ce monde : la main, la jambe, le corps tout entier, ou le regard. Simon Johnson construit ainsi dans un poème un lieu de cohabitation sans cesse renouvelé entre les humains et, incapables d'habiter un champ de vides, il nous fait nous réapproprier la végétation qui pousse entre les fissures de marbre.